

LES DENTS DE SA MERE



Bruno CÉSARD

LES DENTS DE SA MERE

Je me souviens de cette nuit où j'ai vu pour la première fois les dents de sa mère.

C'est possible pour tout le monde, mais pour moi c'était une nuit où j'ai vu pour la première fois les dents de sa mère.

Je me souviens de cette nuit où j'ai vu pour la première fois les dents de sa mère.

Je me souviens de cette nuit où j'ai vu pour la première fois les dents de sa mère.

Je me souviens de cette nuit où j'ai vu pour la première fois les dents de sa mère.

(Copyright 1986)

LES DENTS DE SA MERE

A Sylvie

Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existées est absolument volontaire ...

CHAPITRE 1 : LE DELIRE

La nuit, que faites vous en général ? Hein ? vous dormez ...

DAMNED !!

C'est sûr j'ai de la fièvre ...

Je jette un coup d'oeil au réveil : 2h00 25

Mais que m'arrive-t-il, bon sang, je craque complètement parce qu'elle n'est pas là ; oui c'est cela, pas de doute. Il y a près de quatre mois qu'elle est partie afin de poursuivre ses études à DREUX, c'est-à-dire loin de mes regards langoureux et ... de ma surveillance.

Ah c'est insupportable, ah si je pouvais savoir le «pourquoi ?», le «comment ?», le «pour qui ?» surtout, cause certaine de notre séparation.

Je n'ai pas sommeil, et si je continue comme cela, je vais hurler, réveiller la maison tout entière : elle s'est tirée, oui TIREE, mais pourquoi, aouh, aouh, pourquoi moi ?»

Je me retiens et étouffe cette plainte coléreuse dans l'oreiller.

C'est préférable pour tout le monde sauf pour mes nerfs qui accumulent une forte tension en cette nuit mémorable de Novembre 1981.

Jusqu'ici me direz vous, c'est le gros chargrin d'amour classique, difficilement consolable, et qui laisse toujours des petites cicatrices dans la région du coeur ...

VOUS AVEZ TOUT FAUX !

Sinon ce qui va suivre n'aurait jamais eu lieu, et en plus, en ce qui me concerne sachez que rien n'est jamais fini parce que tout mérite d'être approfondi quitte à

réouvrir des plaies qui étaient en voie de cicatrisation. Ouf ! On appelle ça du masochisme, très cher(e)s, je sais, j'en suis un disciple fervent. On ne se refait pas.

Tragique destin qui est le mien, tiens, je me lève et vais boire un verre d'eau !

Voilà la première erreur, car figurez-vous qu'en descendant l'escalier du toit familial, je me vis graver celui menant à la chambre de Sylvie, à une vingtaine de kilomètres de là. Cette douce image s'imposait à moi telle une évidence !

Pieds nus dans la cuisine, les cheveux en bataille, cette idée traversa mon cerveau en un éclair et ne passa pas par la case RAISON.

Je ne toucherais pas 20.000 francs, à la place j'aurais sûrement plein d'embêtements.

L'eau du robinet initialement prévue vint se mêler tendrement aux petites bulles de gaz carbonique du cachet d'aspirine.

Je bus le verre d'un trait, ne remarquant pas que c'était très mauvais, et remontai dans ma chambre afin de réfléchir à ce plan dément.

Je ne pouvais vraiment mesurer l'étendue des conséquences qui allaient de toute évidence découler d'un tel acte.

Il fallait réfléchir, penser à atteindre le but que je m'étais fixé en prenant un maximum de précautions.

Il fallait que l'aventure en vaille la chandelle. Pour moi, l'essentiel n'était pas de parvenir à faire le mur, ni d'entrer dans cette maison qui aurait dû s'imposer à moi comme un sanctuaire interdit (je la connaissais si bien cette vieille baraque), non ; c'était plutôt me persuader de l'utilité de cette action et du bien être qu'elle m'apporterait.

Revoir «mon ange», gentiment m'infiltrer dans sa

chambre, sans un bruit m'approcher de son lit, et, le cœur battant, prendre doucement sa main dans la mienne, de l'autre lui caresser le front afin de la délicatement réveiller ... (violons et violoncelles).

Que lui dirais-je ?

Je n'en avais pas la moindre idée et sur le moment même la question me paraissait de moindre importance car un doute venait de s'infiltrer dans mon esprit. LE doute, vous savez, qui, lorsque vous l'avez s'accroche à vous espérant pénétrer au tréfond de votre âme.

S'ensuit alors un grand frisson le long de l'épine dorsale. Puis une sueur froide se met alors à couvrir votre front. Votre visage a l'apparence d'un suaire et c'est avec deux yeux exorbités que vous déshabillez le vide qui s'est fait en vous et autour de vous.

C'était dans la nuit de Dimanche à Lundi. Ne serait-elle pas restée à DREUX chez cet enf (plusieurs solutions) de mec, ce jeune t ... du c... qui avait la prétention de me remplacer ?

OUI, ETAIT-ELLE RENTREE CHEZ ELLE, CHEZ SA MERE, CE WEEEEK-END ?

ARGH !, ce doute me rongait, il fallait que je me rassure, et pour cela il était nécessaire de tenter le coup en emportant cette anxiété avec moi. Peut-être était-il possible que je parvienne à la dissiper quelque peu pendant le trajet menant chez elle.

Non seulement mon mal de tête ne s'arrangeait pas, mais je commençai à sentir une petite boule dans le fond de la gorge, ainsi qu'une douleur très diffuse au niveau de l'abdomen. Oh, bien sur tout cela était très bénin ; et allait passer ...

Tel un lion dans sa cage, je ne tenais plus en place. Il fallait que je sorte et que je parte en quête de ma proie d'amour. Passant ma montre au poignet, je vis qu'il était

près de trois heures du matin.

C'est à ce moment, que naquirent en moi les prémices d'un petit conflit, mais renoncer alors que le jean venait d'être enfilé et que le blouson fourré me tendait les bras, cela n'était plus possible.

J'étais arrivé à un tel degré d'excitation que s'il avait fallu me recoucher et tourner le dos à pareil plan, cela n'aurait fait qu'aggraver la montée de température.

Pourtant certaines éventualités d'un échec possible à cette expédition nocturne se dessinaient sournoisement. J'essayais d'écarter ces quelques idées noires, me persuadant qu'après tout, du point de vue strictement juridique, cette action s'apparentait à une visite nocturne ... sans permission, ou quelque chose dans ce genre. Si sanction il devait y avoir, cela serait réprimandé puisque je tenterai de pénétrer chez la famille LINOTT ne laissant aucune trace d'effraction. De toute manière, tout irait pour le mieux car après tout, Sylvie, je ne voulais pas lui sauter dessus, mais seulement lui parler, et l'entendre un peu également ...

C'est donc en chaussettes et sur ces pensées que je descendis pour la seconde fois la dizaine de marches qui composaient l'escalier du toit familial. Mes parents devaient dormir, l'évidence de la chose m'évita d'aller vérifier.

En bas de l'escalier, j'entrai doucement dans mes mocassins et j'effleurai machinalement mes clefs de voiture restées dans ma poche de jean. Aller jusqu'à la porte d'entrée sans marcher sur le chat qui avait l'habitude de dormir sur le paillason, me fut facile. Mes sorties tardives en boîtes de nuit impliquant des rentrées matinales, j'étais passé maître dans l'art de ma fondre dans la nuit et le silence. A chacun sa fierté !

D'ailleurs, j'étais bien décidé, une fois dans la place, de mettre à profit cet avantage, plus que jamais !

CHAPITRE 2 : FLASH BACK

Je passai nonchalemment les vitesses lorsque des images emplirent mon cerveau en défilant à une vitesse folle.

Nous nous étions connus Sylvie et moi lors d'une soirée sportive destinée à recruter de nouveaux membres actifs pour le club de parachutisme dont je faisais partie. Était-ce mon esprit casse-cou qui l'avait séduite au premier abord ; toujours est-il que le coup de foudre initial avait donné naissance à un an de bonheur, de bonheur farfait ! Quelque chose d'indéfinissable et de merveilleux qui ne s'oublie pas.

Elle était comme moi au lycée où nous étions censés terminer nos études secondaires cette année là. Notre amour fût une révélation : Sylvie était tout simplement exceptionnelle. Elle s'était façonnée une certaine conception de la vie, une manière bien à elle de la voir et de la vivre et c'est ainsi que j'étais devenu son satellite. A l'époque, je découvrais chaque jour les faces cachées des multiples traits de son caractère.

Son doux visage était dû en grande partie à son petit nez très fin et légèrement retroussé, à ses lèvres rieuses, moqueuses, tendres ... ; le tout contrasté par une abondante chevelure chatain et bouclée. Elle inspirait l'amour.

L'amour, c'est pourtant une des choses que nous ne fîmes que six mois après nous être rencontrés (si, si!). Elle se refusait à moi, prétextant ainsi magnifier ses sentiments. Elle idéalisait l'amour platonique mais lorsqu'un mercredi après-midi, alors que nous avions tous deux «séchés» nos cours, elle s'offrit à moi ; je découvrais alors une nouvelle

Sylvie plus belle et plus troublante : La femme.

Cela ne s'oublie pas.

Tout en roulant, je me penchais vers la boîte à gants et sortis une cassette que je désirais écouter à ce moment précis.

Cet enregistrement du groupe «Supertramp», je le connaissais presque par coeur, l'écoutant très souvent lors de mes déplacements dans la journée. La mélodie commença, lancinante, étrange mélange de piano et de chœurs féminins. Sylvie l'aimait beaucoup. C'était elle. Nous l'écoutions très souvent ensemble.

Mon rythme cardiaque s'accéléra soudain. L'image de sa mère s'imposa en surimpression à mes yeux. C'était elle qui interrompait nos roucoulements lors de douces heures de quiétude musicale.

Parfois elle déléguait le frère ou l'une des deux soeurs jumelles de Sylvie pour ce faire. Le moins que je puisse dire, c'est qu'elle ne me portait pas vraiment dans son coeur, sa mère !. Le brillant garçon que je n'étais pas à ces yeux était en train de saborder l'avenir de sa fille chérie en lui faisant vivre une «amourette» arrivée bien mal à propos, en cette année de baccalauréat.

Sa mère me hantait de nouveau, et je m'attendais à la voir, en cette nuit, car bien sûr elle allait me barrer la route encore une fois. Je devais penser à Sylvie, uniquement à elle, au but à atteindre, et aux moyens nécessaires pour y parvenir.

Penser à Sylvie, mon secours dans la journée, ma raison de vivre et de travailler, de continuer et d'espérer. Faire demi-tour maintenant ?

Sûrement pas !

J'avais décidé de forcer le destin et d'aller au devant

de l'espoir, bref de mettre un terme à «Un seul être vous manque et tout est dépeuplé».

«Supertramp» enchaînait sur la bande audio. La musique montait en arrière plan de toutes ces pensées et je revoyais NOS vacances.

En ce mois d'août de cette année, j'avais tout mis en oeuvre pour que ces premières vacances fussent inoubliables, mais l'échec que nous avons subi lors de ce fameux baccalauréat (on ne peut pas tout entreprendre et réussir à la fois) avait particulièrement affecté Sylvie. L'instabilité de son caractère refaisait surface. En effet elle devait faire un choix entre son amour pour moi et sa volonté de se créer une vie à la hauteur de ses ambitions. Pour elle, il fallait prendre un nouveau départ dès la rentrée et cela impliquait une remise en question de ses sentiments. Indigne de moi elle saurait se faire petite et me laisserait la quitter sans plus tarder. En fait, accroché comme je l'étais, c'est elle qui prit la décision de ne plus me revoir, de se «marcher sur le coeur ... pour notre bien à tous les deux», deux mois après ces dernières vacances.

3 h 25 du matin, les vitesses craquent et je mange le frein ...

Les images de ce proche passé prennent le volant.

Tout comme les quelques voitures qui me croisent, j'imagine mes pensées traversant la nuit et allant s'installer au plus profond des rêves de «mon ange».

«Mon ange» qui m'a assassiné en me quittant, en se forgeant un coeur de pierre et qui, paraphrasant Rimbaud, m'a laissé :

«Souriant comme sourirait un enfant malade
Nature, berce moi chaudement : J'AI FROID».
(Le Dormeur du Val - 1870).

CHAPITRE TROIS : DURE REALITE

Il était un peu moins de quatre heures lorsque j'abordai enfin la côte finale qui mène tout droit à la «forteresse» de la famille LINOTT.

Mon impression pour le moment était que le bicylindre de ma Fiat «boîte à nouilles» se faisait quelque peu indiscret dans cette montée.

Bien que le petit moteur jetât presque ses dernières forces dans cette expédition nocturne, il ne réveilla personne et c'est en roue libre que m'apparut de nouveau la bâtisse familiale et pour ce que j'espérai ne pas être «la der des der».

Devant la façade de la maison, mon regard s'attarda sur la fenêtre gauche de l'unique étage.

Comme j'avais déjà pu le constater au cours de mes nombreux passages en coup de vent dans cette petite ville durant ces six derniers mois, les volets de la chambre de Sylvie n'étaient pas fermes. Cette nuit après la décision que je venais de prendre, je constatai le même rideau de toile rouge derrière sa fenêtre et mon coeur se remplissait de l'espoir qu'elle fût tous de même présente, ici, chez elle.

C'est moteur coupé que mon bolide dépassa sa fenêtre.

Comme de bien entendu le frein (que j'avais rongé devant tant d'angoisse et d'indécision sur le trajet) se mit à crisser lorsque je m'immobilisai devant le grand portail de ferraille se dressant devant la porte d'entrée. Je ponctuai alors l'arrêt de ma voiture d'une grimace du visage, les traits tendus, les dents serrées et les lèvres légèrement

entrouvertes ne laissant juste filtrer qu'un petit «meeerde» de circonstance.

Me croirez-vous si je vous dis qu'à cet instant précis je me rendais compte que ma crétinerie du moment n'avait d'égale que mon audace : j'étais très exactement stationné près du portail de la maison, lui-même voisin de celui de la gendarmerie du pays, juste en face. J'avais OUBLIE !

Dingue et ennuyeux : il faudrait jouer serré.

D'un côté les bureaux et les apparts des «cocottes», de l'autre les pièges que me réservaient la maison LINOTT plongée dans l'obscurité.

Prenant toutes les précautions d'usage afin de ne plus occasionner le moindre bruit, je sortis de la voiture, refermai doucement la portière et me dirigeai vers le portail.

Tel un vrai pro, courbant l'échine, je tournai la poignée de métal une première fois, puis une seconde dans l'autre sens, un peu plus FORT, ET ENCORE UNE FOIS ...

Rien à faire c'était verrouillé.

Oh bien sûr, je m'étais préparé à cette éventualité et à bien d'autres encore. Fruit d'une intense cogitation, l'escalade du portail dans le cas (pourtant rare par connaissance) de sa fermeture s'était révélé une bonne solution. Une fois franchi, l'accès par la petite cour intérieure à la porte d'entrée, pressentie, elle, ouverte, ne posait plus aucun problème.

Deuxième solution et déduction logique de l'éventuelle impossibilité à passer le portail, j'avais en désespoir de cause peut-être l'occasion d'attaquer frontalement, c'est-à-dire à découvert face à la nationale qui passe devant la bâtisse. Cela nécessiterait d'essayer de pénétrer à l'intérieur par l'une des portes de devant rarement

utilisées ou, «plus romantique que moi tu meurs», de tenter de grimper jusqu'aux fenêtres ...

Je fis le point sur les choix stratégiques possibles :

Escalader le portail devant la brigade de gendarmerie même endormie, tenait plus de la connerie que de la témérité (bien que les deux aillent souvent de pair) et de plus le bougre était très haut.

La deuxième possibilité s'imposa alors à moi comme une douce évidence. Encore fallait-il que les portes fussent ouvertes, parce que les fenêtres, finalement, en y regardant bien, sur place, je n'étais plus très chaud.

Lachant la poignée du portail, sous un croissant de lune quelque peu blafard, je remontai donc le mur d'enceinte.

Je n'avais pas fait trois pas qu'IRA, la chienne de la famille piquait sa crise. J'étais repéré ; si elle continuait comme cela toute la contrée serait réveillée. Je note qu'à ce moment précis si une âme charitable m'avait offert un bon verre de porto comme pour apporter de «l'eau» au moulin de ma motivation, c'est avec grand plaisir que j'eusse fait «cul sec» ...

Enfouissant les mains dans mes poches, je m'empresai donc de remonter la ruelle afin de tenter autre chose. Bien que par chance la chienne se fût tue, il ne me semblait pas raisonnable de tenter de pénétrer dans la maison par sa face la plus à découvert.

Tenter le diable et la chienne : c'était vraiment too much, trop, trop, trop !

C'est donc sans un regard que je contournai complètement la bâtisse pour envisager un passage éventuel, par derrière.

Cette nouvelle idée pouvait porter ses fruits car la portion de terrain derrière la maison donnait accès à la porte fenêtre de la veranda que je pensais, ou du moins que j'espèrais ouverte.

J'avais tout intérêt à passer par là pour deux raisons :

– Entrant par la veranda, et sachant la chienne «IRA» à l'opposé de cette pièce, il y avait peu de «chance» pour qu'une malencontreuse rencontre ait lieu avec elle.

– Je n'aurais que le salon à traverser avant de me trouver face à l'escalier menant à l'étage et par conséquent à ma dulcinée.

Ouvrant avec précaution le petit portail de bois, j'entrai dans la cour intérieure, passai devant le grand sapin et m'approchai de cette fameuse porte fenêtre.

C'est ou tournant la poignée que je constatai avec autant d'étonnement et de soulagement que mes efforts se trouvaient finalement récompensés :

J'ENTRAI CHEZ LES LINOTT,

Coit d'étonnement devant tant de facilité.

Quatre heures du matin, je refermai gentiment la porte : le plus dur restait à accomplir.

CHAPITRE 4 : LE GALERIEN

Pas le moindre bruit.

Mise à part l'obscurité quasi totale, je me surpris à sussurer :

– «ça va pas être coton, le principal c'est que le clebs reste à la cuisine».

En effet, j'allais être à peu près peinard puisque la chienne ne m'avait pas repéré ! Je voyais déjà la surprise de Sylvie, à l'étage, lorsque je la prendrai dans mes bras ...

Je passai assez rapidement de la veranda au salon après avoir pris soin de ne pas heurter le vieux piano désaccordé et le petit orgue électrique des soeurs jumelles.

Tiens, justement, à propos des «jujus», je comptais fortement en leur profond sommeil. C'était bien la moindre des choses.

Le salon n'avait pas changé ; je le connaissais bien et me doutais que les reliefs du repas de la veille au soir étaient restés sur le plateau à roulette devant le canapé, suivant la plus pure tradition LINOTT.

Sachant le parquet très bruyant, j'optai donc pour un petit saut sur le tapis. Longeant le plateau à roulettes, je me dirigeai, non sans un début d'appréhension vers la porte menant au vieil escalier.

Je l'ouvris sans la refermer. En cas d'échec de ma tentative (chose impossible), ma fuite ne s'en trouverait que facilitée. Ce n'est pas pour autant que j'allais faire demi-tour pour laisser ouvertes les portes que j'avais déjà franchies. Cela aurait donné un accent de crédibilité au mal fondé de cette expédition nocturne.

L'imposant escalier se dressait devant moi.

Le parquet du salon donnait désormais sur des dalles de pierre elles-mêmes recouvertes d'un petit tapis.

Tiens, une nouveauté ! Une sorte de potiche était posée sur le petit tapis.

– «Rien à f !» pensais-je.

Pour le moment il me fallait songer à l'ascension du mastodonte de bois. Question bruit, j'avais bien songé à me défaire de mes mocassins rouges mais était-ce bien raisonnable ..?

Au risque de se casser la margoulette en chaussettes ? Non merci.

Ah, poser un pied devant l'autre pour monter un escalier ; en des temps très ordinaires, c'est une «manip» que tout individu n'a aucun mal à effectuer ... mais allez donc trouver un semblant de «machinal» à opérer de la même manière à 4 heures du matin chez des gens qui ne vous attendent «pas vraiment».

Gravir ces marches qui faisaient un boucan ! ... en évitant justement d'en faire, me mettait dans la peau de l'équilibriste sur son fil au dessus des chutes du Niagara.

Quoi qu'il en fût, il fallait y parvenir et mon état d'excitation en cette minute, alors que j'apercevais les dernières marches, n'avait d'égal que le paroxysme de ma motivation. C'est tout dire !

Parvenu au sommet, je jetai, admiratif, un coup d'oeil en bas, et songeais au Bruno de la première marche :

– «Du haut de cet escalier trois minutes d'angoisse te contemplent !»

Le long couloir de huit à dix mètres s'ouvrait devant moi, et au bout, à gauche, le but quasiment conquis, la chambre de Sylvie.

YEAAAAHHHH !!!!

J'ai souvenir d'un mal fou à avoir pu reprimer ce cri.

J'y parvins pourtant.

C'est alors que tout commença à basculer :

Evitant les quelques marches donnant accès au couloir, mon regard se polarisait avec l'intensité de mille soleils sur la porte de sa chambre ... LORSQUE ...

(Est-ce la brillance de mon regard qui donna l'alerte, je ne sais pas, DIEU le sait), je constatai avec horreur la réalité de ce qu j'avais redouté le plus : Dans la chambre de la mère LINOTT, voisine de celle de Sylvie, LA LUMIERE FUT !

(Damned ! et roulements de tambours)

CHAPITRE 5 : POURQUOI TANT DE HAINE ?

Il n'y avait pas 36 solutions.

Engagé dans le couloir, je pris la première porte à droite, sachant pertinemment que j'entraî dans la chambre des deux petites soeurs de Sylvie : Martine et Nathalie.

L'appréhension des premiers moments à gravir les marches de l'escalier venait de laisser la place à une peur panique, au cauchemard d'être découvert.

Non il fallait se battre jusqu'au bout ! ; résolution ferme et définitive, quoi qu'il arrive ...

Pénétrant aussi silencieusement qu'une souris dans son trou, j'ouvris la porte, la refermai, puis faisant un pas en avant dans l'obscurité, en commençai un autre à droite afin de rester derrière cette porte si celle-ci venait à s'ouvrir, parant ainsi à toute éventualité.

Droit, immobile derrière cette porte, le cauchemard devint drame lorsque je vis le visage de Nathalie, éclairé par sa petite lampe de chevet qu'elle venait d'allumer pour mon malheur. Pour le moins étonnée, ses premières paroles furent pourtant très claires alors que les miennes, prononcées en bafouillant montraient désormais moins ma détermination que mon désarroi.

- «Bruno ? ; mais qu'est-ce que tu fais là ?»

- «Je t'en prie Nathalie éteins ; je viens voir ta soeur, tu vas réveiller ta mère, éteins !!!

Sur ce Martine, jusque là endormie, se réveilla :

- «Qu'est-ce qui se passe ?»

Mais qu'avais-je donc fait au bon DIEU ?

Je voyais déjà la mère rappliquer ; c'en était fait de moi et de ma réputation, comme on dit.

Je ne me trompais pas, et bien que les deux frangines, très compréhensives, aient éteint la lumière et décide de jouer «le jeu», je me rendis compte de l'accomplissement de ma prédiction il y a quelques instants plus tôt : la porte de la chambre s'ouvrit et commença de me compresser contre le mur.

LA MERE ETAIT REVEILLEE.

Elle commença par allumer d'abord en grand la petite chambre.

Tout se passa alors très vite, telle une tragédie, entre deux sueurs froides

La mère : -«Martine et Nathalie, vous pouvez me dire ce qui se passe ?»

Avec toute la bonne volonté du monde, les deux jeunes soeurs ne purent réprimer un regard vers la porte, je pus même y lire une pointe de regret dans leur évidente accusation qui faisait de moi un jeune homme perdu.

C'est donc en tirant la porte qu'elle tenait toujours en main, que Mme LINOTT me découvrit, sortant d'un bain d'amidon, très certainement blanc comme un suaire.

LE DRAME DEVENAIT ENFER : LA CONFRONTATION AVAIT QUELQUE CHOSE D'INSOUTENABLE, UN PEU COMME UNE TORTURE ...

- «Bruno !!! que faites-vous chez moi, derrière cette porte, comment êtes-vous entré ?, répondez !

La violence du coup et la force avec laquelle elle venait de décrocher cet uppercut m'accula un peu plus contre le mur.

- Madame, laissez moi vous expli ...

- Non mais vous êtes complètement fou ou idiot pour venir chez les gens, la nuit à plus de quatre heures du matin !!!

Elle gesticulait.

Mon regard allait des petites soeurs, bouche bee, à

son visage que je ne pouvais m'empêcher de trouver dur, et peu à son avantage à cette heure de la nuit, il est vrai.

Prenant sur moi le fond de courage et de désespoir (car lorsque le courage vous manque, il reste toujours la force du désespoir), je fis un pas en avant et passai devant elle pour me retrouver de nouveau dans le couloir.

Là, une dizaine de pas à faire et je pouvais serrer dans mes bras ma Sylvie que je sentais toute proche.

La mère pressentant mes desseins, se jeta devant moi, m'interdisant tout passage vers le bout du couloir. Et je vis comme un signe la lumière filtrer sous la porte de mon doux ange. Mon sang se mit à couler à gros bouillons dans mes veines et m'emplit la tête :

- «Je suis venu revoir Sylvie, laissez-moi passer, s'il vous plaît !» dis-je alors, d'un ton décidé.

- «Vous ne passerez pas, et vous allez déguerpir, me f..... le camp au plus vite, c'est quand même incroyable, il a des exigences maintenant !!!».

Cela sentait le crochet du gauche à plein nez, mais qu'importe : je haussai de trois tons, et à la limite du hurlement sauvage :

- «Laissez-moi passer, j'insiste, laissez-moi lui parler, juste quelques mots et je m'en irai !»

- «Vous ne la verrez pas, elle ne veut pas vous voir, laissez la tranquille, elle dort, f..... moi le ...»

Non mais qu'est-ce qu'elle se croit cette vieille vache, qu'est-ce qu'elle en sait, pensais-je, hors de moi.

- «Non, elle ne dort pas, elle est réveillée ...» ai-je alors répondu espérant de toute mes forces ne serait-ce qu'apercevoir de l'endroit où je me trouvais un signe de sa part si elle se décidait à sortir de sa chambre.

Mais visiblement, je devais me résoudre à donner raison à sa mère.

Elle semblait ne pas vouloir me voir. Elle devait être

bougrement amoureuse du nouveau cru, ou se ficher complètement de ma bobine, ... ou peut-être bien les deux !

– «DEEEEEHHHHOOOOORRRS !!!!!!!

ou j'appelle les flics, les gendarmes ... » s'époumonna-t-elle.

Et pourquoi pas les bérets rouges et la garde nationale ? tant qu'elle y était ...

C'est avec un calme très relatif, tremblant de tous mes membres que j'effectuai alors une retraite stratégique en redescendant l'escalier, puis à mi-chemin entre le salon et la veranda, une sorte de trou noir, un espace infiniment profond et vide se créa en mon estomac, et je pris mes jambes à mon cou en me ruant dans la cour intérieure ventre à terre.

Le portail de bois ouvert, je m'engouffrai dans ma petite voiture et sans demander mon reste commençai à faire le constat de mon échec en démarrant en trombe.

EPILOGUE

C'est presque un an plus tard que je devais prendre réellement conscience de la polémique qu'avait suscitée ma scandaleuse tentative manquée.

Sylvie m'en entretint personnellement et m'expliqua le trouble qui l'avait animée alors, et sa crainte de me voir récidiver.

Mais elle n'était pas revenue pour parler de mon échec mais plutôt afin de trouver une consolation au sien : Elle s'était fait plaquer par son «bellâtre».

Ce que je crus de l'amour au début n'était en fait qu'un pis-aller et je devais jouer durant une année encore le rôle ingrat de confident à mi-chemin entre le mouchoir kleenex et le premier amour que l'on n'oublie pas.

Moi, j'étais toujours éperdument amoureux d'elle, ce qui ne l'empêcha nullement de me «re-quitter» une fois de plus.

Mais cela est une autre histoire (à laquelle vous échappez, ouf!)

Depuis bientôt trois ans, Sylvie a dû refaire sa vie, je n'ai aucune nouvelle.

La morale de cette histoire, cher(e) lecteur(trice), est à ajuster suivant votre sensibilité et la grandeur de vos sentiments :

«ALLEZ JUSQU'AU BOUT DE VOS PASSIONS»

L'exaltation que le jeu procure a donné naissance au sport. Vivez donc avec intensité ces grands moments qui jalonnent une vie et ne craignez jamais de dire «Je t'aime toujours».